

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 19 AVRIL 1842.

No. 17.

LE LIVRE DE HENRI VIII.

SCHISME D'ANGLETERRE.

Ce fut vers le commencement de l'année 1517, que Martin Luther, moine saxon, de l'obédience de saint Augustin, prêcha dans quelques villes d'Allemagne contre les indulgences accordées aux fidèles par le pape Léon X, de glorieuse mémoire. L'effroyable incendie qu'alluma sa parole rebelle ne tarda pas à se communiquer de ville en ville, et à porter le trouble et la destruction au sein de l'Eglise. Nous examinerons tout à l'heure dans quelles circonstances éclata ce grand schisme qui afflige encore la chrétienté, en nous humiliant devant les secrètes voies de la Providence, qui a permis qu'un triomphe si douloureux récompensât l'audace des ennemis de la foi.

Alors Henri, huitième du nom, et second prince de la maison de Tudor, régnaît sur l'Angleterre. Dieu, qui avait voulu mettre un terme aux luttes sanglantes qui depuis plus d'un siècle affligeaient ce pays, plaça Henri dans la situation politique la plus heureuse; car il réunissait dans sa personne tous les droits des deux maisons rivales de Lancastre et d'York. La révolte de Luther contre le Saint-Siège, dont les funestes doctrines commençaient à faire du bruit en Europe, trouva d'abord peu de partisans en Angleterre. On sait que cet hérésiarque avait dirigé ses premières attaques contre l'influence

temporelle du Saint-Siège et du clergé ; mais jamais cette influence, en supposant qu'elle justifiait quelque part les récriminations dont elle a été l'objet, n'avait dominé en Angleterre une aristocratie puissante et jalouse qui, en général maîtresse du sol, ne souffrait pas le partage de son autorité héréditaire. Lors de la conquête de Guillaume, et sous tous les princes qui lui succédèrent jusqu'à la fin des guerres civiles et l'avènement de Henri VIII, le clergé anglais avait été continuellement sacrifié à la colère des partis, et ses biens ajoutés au butin des vainqueurs. On voit donc qu'en adoptant comme justes les bases des opinions de Luther, les prétextes de sa séparation d'avec l'Eglise ne se trouvaient même pas en Angleterre.

Henri, qui à cette époque se montrait aussi zélé pour le bien de la foi, que respectueux envers le Saint-Siège, prit lui-même la plume pour défendre, contre l'audacieux Luther, les droits de l'Eglise et les antiques croyances dont elle a reçu le dépôt. On pense que sa royale colère fut surtout allumée par la manière méprisante avec laquelle l'hérésiarque parlait de saint Thomas d'Aquin, dont les écrits étaient la lecture favorite de Henri. Il composa un livre intitulé *Défense des sept Sacramens, contre Martin Luther hérétique*. Cet ouvrage, écrit en latin, renferme des objections très-vives contre les assertions des prétendus réformateurs ; mais il est inférieur au plus grand nombre de dissertations théologiques qu'inspirèrent les mêmes circonstances. Il est du moins demeuré comme un monument remarquable de la faiblesse des motifs qui déterminèrent, quelques années plus tard, et sous le règne du même prince, le schisme d'Angleterre.

Le livre du roi Henri VIII fut présenté au pape en plein consistoire. On croit que les ambassadeurs de Henri, qui vinrent en grande pompe le déposer aux pieds du souverain pontife, étaient ces mêmes Fitcher et Cranmer, dont le premier fut depuis, ainsi que Thomas Morus, le noble martyr des vérités dont le roi s'était fait l'apôtre ; et le second, le plus cruel persécuteur de l'Eglise fidèle d'Angleterre.

Léon X accueillit avec bienveillance l'œuvre de Henri VIII. L'Eglise se trouvait heureuse, dans ces temps d'épreuve, que le chef d'un puissant état se fit le champion de la vérité, et descendît dans la lutte avec d'autres armes que celles de sa puissance humaine. Léon X, dans sa joie paternelle, compara le livre du monarque anglais aux écrits de saint Jérôme et de saint Augustin ; et un bref soucrit par vingt sept cardinaux déséra à Henri VIII le titre glorieux de *défenseur de la foi* . C'est en vertu de ce bref, que les rois d'Angleterre se parent encore aujourd'hui d'un titre dans lequel la véritable Eglise de Jésus-Christ ne saurait voir qu'une amère dérision.

La présentation du livre de Henri VIII à Léon X eut lieu en 1521, et nous en possédons une édition faite à Rome, à la même époque, dont voici le titre exact : *Assertio septem sacramentorum. adversus Martinum Lutherum, heresiarchon, auctore Henrico VIII, Angliæ rege. Præfixa est epistola Leonis X, quâ titulus Defensoris fidei Henrico VIII attribuitur. Editio prima, Romæ, 1521, in-4.*

Une autre édition de cet ouvrage, que nous présumons avoir été faite en Angleterre, quoiqu'elle ne porte aucune indication de lieu, parut en 1523 ; elle est précédée de diverses lettres de Henri VIII à Luther sur le même sujet :

mais il n'est pas inutile de faire observer ici que ces lettres, empreintes des violentes passions qui germaient alors dans le cœur du roi, s'écartent entièrement de cette mesure et de cette charité qui doivent présider aux enseignemens de la religion.

Le même ouvrage fut de nouveau imprimé en 1561, à Lyon, avec une préface de Gab. de Saconay, également in-4., chez Guill. Ravilius.

Enfin, en 1562, sous le règne de Charles IX, et à l'époque du fameux colloque de Poissy, Jean Rallin en donna à Paris une édition in-12, chez Guill. Duhoys.

Ces détails bibliographiques n'ont été rapportés ici que pour attester l'importance que l'Eglise attacha au livre de Henri VIII ; importance qui grandit encore lorsque la révolte de ce roi contre l'autorité spirituelle du Saint-Siège eut produit le schisme d'Angleterre. Elle ne put alors qu'opposer Henri fidèle à Henri dominé par de criminelles passions, que la fidélité du Saint-Siège aux pures doctrines de la foi ne lui permettait pas d'approuver.

L'histoire du schisme d'Angleterre prouve, jusqu'à la dernière évidence, combien il est facile de s'égarer en suivant la trompeuse clarté des lumières humaines. Certes, cet événement fut grave et douloureux pour l'Eglise ; mais il plaça haut la foi catholique dans la raison comme dans le respect des hommes, et il est permis de croire, quand on l'a étudié dans toutes ses manifestations, que Dieu avait placé derrière ce grand désastre une leçon immense pour l'humanité, et un triomphe réel pour la religion. Telle est la philosophie de l'histoire du seizième siècle. Nous n'avons pas l'espoir de retracer en quelques lignes, d'une manière assez concluante, ce résultat prodigieux d'un siècle dont l'étrange puissance n'a pas encore subi la loi commune aux œuvres humaines : ce n'est point d'ailleurs notre intention. Dans ce moment, nous nous devons borner, dans cette courte démonstration, à faire ressortir la bizarre contradiction qui se rencontre dans l'origine du schisme d'Angleterre.

On ne peut révoquer en doute aujourd'hui le peu de conviction qui présida aux premières attaques de Luther contre le Saint-Siège. Ce ne fut point de sa part une œuvre de conscience, mais une œuvre de colère et de haine qui dut nécessairement l'entraîner dans les voies de l'hérésie, où il est bien constant que d'abord il n'eut point l'intention d'entrer ; mais la logique des principes est une massue de fer qu'il faut briser si l'on ne veut plier sous elle avec sa raison.

Il en fut à peu près de même de Henri VIII, et le schisme auquel il a eu le malheur d'attacher son nom ne procède pas d'une base plus juste ou plus rationnelle. Uni depuis dix-huit ans avec la douce Catherine d'Aragon, qui l'avait rendu père de plusieurs enfans, Henri Tudor conçut tout-à-coup de prétendus scrupules sur la légitimité d'un hymen qui avait long-temps modifié son caractère indomptable et passionné. La cause réelle de ces scrupules était dans l'amour criminel que lui avait inspiré Anne de Boleyn, fille d'honneur de la reine. Si le roi d'Angleterre avait été de bonne foi lorsqu'il consulta le Saint-Siège et lui demanda son approbation au divorce qu'il méditait, il aurait respecté sa décision, qui devait le rassurer sur ses prétendus scrupules.

Clément VIII avait succédé à Léon X sur le siège pontifical ; le nouveau père des fidèles, après avoir tenté tous les efforts pour ramener à de meilleurs desseins un roi catholique, condamna solennellement ses prétentions. Alors le bouillant Henri ne garda plus de mesure ; un parlement servile approuva ses desseins et osa lui décerner le titre de *protecteur et de chef suprême de l'Église d'Angleterre*.

Cette seconde partie de la vie de Henri VIII offre des détails si repoussans, qu'il nous semble convenable de les abandonner aux flétrissures impérissables dont l'histoire les a marqués. Le schisme était consommé ; mais à peine l'ancienne et légitime hiérarchie ecclésiastique eût-elle été brisée pour favoriser les passions brutales de ce souverain, que les dogmes de la religion furent abandonnés à l'audace des novateurs à qui sa conduite désordonnée ouvrit les portes de son royaume. Aussi bizarre alors dans ses tergiversations religieuses que capricieux dans ses sanglantes amours, le roi d'Angleterre persécuta tour à tour, et souvent en même temps, les catholiques et les protestans. Il voulut remplacer la croyance du monde chrétien dans l'infailibilité du pape, par une autre croyance à la fois mystique et politique, qu'il appela la *suprématie royale*. La loi des six articles institua d'horribles supplices pour des crimes dont l'Église seule était juge, et un nombre considérable de malheureux furent livrés aux flammes pour avoir nié, ou plutôt pour n'avoir pas compris l'abus de la force et d'une exécrable tyrannie, cachée sous le titre spécieux de suprématie de la couronne.

S'il était dangereux alors pour les Anglais de n'être pas de l'avis du roi en matière de religion, il n'était pas moins funeste pour eux d'adopter ses opinions ; car, d'un jour à l'autre, Henri changeait de foi ou de croyance, et il punissait par d'affreux supplices la manifestation des idées que sa cour servile avait adoptées la veille.

Telles furent l'origine et les conséquences du schisme d'Angleterre. En présence de tels faits, est-il encore possible de mettre en balance la sagesse traditionnelle de l'Église avec ces débordemens incohérens de l'esprit de faction. Mais une observation grave et importante doit surtout dominer ces rapides réflexions : c'est que l'exemple de Luther et celui de Henri VIII confirment, de la manière la plus éclatante, la supériorité auguste du pouvoir de l'Église. L'un et l'autre ne voulurent en effet que combattre les prétendus abus du pouvoir pontifical ; mais après avoir porté ces coups sacrilèges, l'un et l'autre furent forcés de mettre la main sur le dogme, et de se séparer de l'Église : tant il est vrai que dans la communion catholique le pouvoir est inaltérablement uni à la vérité ! — *Le Catholique*.



Partout les ministres protestans cherchent à faire des prosélytes, et partout leur peu de succès atteste la stérilité de leur Église, en voici une preuve dans l'extrait suivant qu'on a bien voulu nous communiquer d'une lettre du Rév. J. Bte. Proulx, missionnaire à Manitowaning (Iles Manitoulines, dans le lac Huron) ; cette lettre porte la date du 15 mars.

“ Un sauvage catholique, dont le père était protestant, s'étant laissé gagner

par le ministre, ne pouvant, s'il demeurait catholique, lui disait le capitaine, jouir de la maison qui avait été donnée à son défunt père, parce qu'il était protestant. Il venait donc de faire sa profession de foi protestante pour jouir de l'héritage de son père : c'était le fruit d'un travail de trois ans de la part du ministre. J'entrepris de le ramener à la vérité ; mes premières instances furent sans succès, mais comme il avait été bon chrétien pendant quelques années, je ne perdis pas tout espoir et je résolus de faire un dernier effort pour ramener au bercail cette brebis égarée. Je me mis donc en chemin, après avoir offert le St. Sacrifice de la messe à cette intention. Le ministre m'y suivit de près et commença de suite l'attaque, en prétendant que *nous catholiques nous étions des idolâtres*, et que *c'était un obstacle au salut pour les évêques et les prêtres de ne se pas marier*, que *la Ste. Ecriture leur faisait un commandement exprès du mariage*. Cela choqua tellement les oreilles de mon sauvage que j'eus la satisfaction de le voir lui-même repousser avec force les avances du ministre qu'il répudia en me priant de le recevoir à la pénitence en termes non équivoques. Il y a près de trois mois que cela s'est passé, et il paraît ferme et est très assidu à l'église depuis ce temps, disant et faisant voir qu'il préfère son âme à l'héritage de son père.

“ Il serait bien à désirer que l'on pût faire changer le plan tout-à-fait inique qui est d'établir des sauvages uniquement protestans à Manitouwaning, sans permettre même aux catholiques qui y ont leurs parens de s'y bâtir. Il vient de se passer un contrat de £1500 pour des bânisses qui doivent se faire dans le courant de l'été et cela pour des sauvages protestans qui n'ont pas encore paru, et sur l'arrivée desquels il n'y a aucune certitude. Il est remarquable qu'avec tous leurs efforts, avec des provisions abondantes et des sommes considérables d'argent dépensées parmi ces pauvres sauvages, pour les gagner au protestantisme, les différens ministres qui tentèrent de les convertir, n'ont encore pu en gagner au-delà d'une centaine en tout, hommes, femmes et enfans, tandis que nous catholiques, nous en avons près de 500, sans compter ceux des environs. Je viens de faire couper le bois nécessaire pour une église, que nous achèverons aussitôt que les moyens nous le permettront.”

Quel progrès ne serait pas la foi catholique parmi ces malheureux enfans du sol, si ce zèle missionnaire pouvait apporter quelqu'adoucissement à leur indigence ! Ceux que la détresse a traînés au protestantisme, pour en obtenir des secours temporels, n'y demeureront certainement pas longtemps, si M. Proulx avait à leur donner la moitié de ce qu'ils trouvent, sous ce rapport, auprès de nos frères séparés ; mais il n'a ni vêtement, ni nourriture, ni maisons à leur offrir, il n'a que son zèle ; manquant souvent lui-même du strict nécessaire ; et cependant le nombre des catholiques est 5 à 6 fois plus considérable que celui des protestans ; elle est si forte la parole de celui qui a dit : *Qui m'aime, prenne sa croix et me suive*. L'aumône est certainement bien méritoire aux yeux de Dieu, lorsque celui qui la fait n'a que la charité en vue, en soulageant les membres souffrans de J. C., mais elle n'a plus de mérite, même aux yeux des hommes, et elle perd son nom ; lorsque ces secours ne sont donnés

que pour forcer les consciences, pour entraîner les âmes dans l'erreur, et faire parade du nombre de convertis.

Nous disions, il n'y a que quelques jours, notre foi en l'avenir et nos espérances religieuses. Dût-on nous trouver fastidieux, nous voulons **ly** revenir encore, et constater de nouveau les progrès du catholicisme. Nous publions aujourd'hui le rapport d'un de nos zélés missionnaires : et certes, ce n'est pas tant le fait en lui-même d'une conversion qui nous émeut et nous engage à le publier, que les réflexions qui l'accompagnent. Car des conversions d'infidèles, d'hérétiques au catholicisme, c'est chose vulgaire, c'est un fait auquel Dieu nous accoutume depuis longtemps, c'est un miracle de tous les jours. Et tandis que nos frères séparés se fatiguent à prôner leurs prétendues conquêtes, comme un général fait de l'unique bataille qu'il ait gagnée, tandis qu'à de rares intervalles, ils voient quelque déserteur entrer dans leurs rangs sans les honorer ordinairement beaucoup, nous catholiques nous ne pouvons suffire à compter les victoires de l'Eglise ; et si l'on nous imposait la tâche de les publier, nous reculerions devant l'impossibilité de redire une partie de ses triomphes. Ce que nous voulons redire aujourd'hui, c'est la marche triomphante de la Croix d'un bout du monde à l'autre, à travers tous les obstacles, tous les peuples, toutes les croyances ; c'est la doctrine qui sauva le monde reconnue pour la seule bonne et la seule vraie doctrine ; c'est l'hérésie elle-même, soupçonnant enfin qu'il est quelque chose au-dessus de la raison de l'homme, et se demandant si elle n'est point victime de l'orgueil et de l'erreur ; c'est l'hérésie épouventée des abîmes qu'elle a creusés, demandant du secours, cherchant dans l'ombre, qui l'enveloppe encore, une main qui la rassure et la conduise à la lumière. Ce que nous voulons redire, c'est Rome toujours sainte, infailible, féconde, Rome notre admiration, notre orgueil et notre amour, envoyant jusqu'aux extrémités du monde ses apôtres, anges de la terre, leur ordonnant d'aller, d'enseigner, d'aimer et de mourir ; ce sont ces héros eux-mêmes prenant à la lettre ces paroles, et allant chercher le martyre, comme d'autres vont chercher de l'or ou des plaisirs. Ce que nous voulons redire, ce sont les peuples qui se tendent la main pour s'unir dans une même foi et une même charité ; c'est l'Orient qui se tourne vers l'Occident et qui pense que delà doit venir le salut qu'il attend. Ce que nous voulons redire, c'est ce redoublement parmi nous de zèle, de ferveur, de prière et de charité ; ce sont ces associations, ces institutions, ces dévouemens sublimes, qui vont au-devant de tous les besoins, qui par leurs merveilles étonnent, confondent la sagesse et la prudence humaines ; ce que nous voulons redire enfin, c'est que le catholicisme seul opère ces prodiges sans ressources apparentes, et que tout homme venant en ce monde doit l'appeler en toute vérité son sauveur. Voilà ce qu'il importe de redire et de publier bien haut, à la face des ennemis de

notre foi : voilà des triomphes dont nous sommes fiers. Mais tout éclatans qu'ils soient ils ne nous étonnent pas. Il en doit être ainsi toutes les fois que la puissance matérielle sera aux prises avec la puissance morale, la richesse prétentieuse avec la vraie pauvreté, la spéculation avec la charité, la politique avec l'Évangile, l'ambition et la cupidité avec le zèle et le désintéressement, l'homme avec Dieu. Or, il est aisé de faire, dans toutes ces choses, la part du missionnaire catholique et du propagandiste protestant. Mais nous serions désireux de voir ces apôtres, qui ont reçu leur mission d'un diplomate ou d'un armateur, si ce n'est pis, n'avoir pour perspective que le dénûment et les souffrances de nos missionnaires ; nous voudrions les voir à l'œuvre alors, étudier leurs travaux et leur zèle, s'ils ne devaient avoir pour récompense que des misères sans fin et des privations sans gloire ; nous aimerions de contempler ces apôtres improvisés aux lieu et place de nos héros du Ton-King et de la Cochinchine, ne voyant au bout de tout que le martyre et la mort et puis l'oubli. Serait-ce une témérité de penser que leur apparente ferveur, leur zèle ardent se refroidiraient à défaut d'autre aliment ? N'est-ce pas chez plusieurs une spéculation calculée d'avance que cette *lucrative profession* d'apôtres ? N'en voyons-nous pas, sous nos yeux, essayer de celle-là, après avoir échoué dans bien d'autres ? N'a-t-on pas vu des marchands en banqueroute vanter à de nouveaux chalands leur religion de pacotille, comme on les avait vus vanter leur coton ou leur indigo ? (1) Et voilà un des résultats du protestantisme ! En vérité, il ne vaut pas le sang qu'il a coûté. Grâces, mille fois grâces, Seigneur, pour le don précieux de votre foi !



~ On vient de nous adresser un Etat de Recette et de Dépense relatif au Monument du Mont St. Hilaire. Nous avons été surpris de voir en balance un déficit considérable, lorsque nous présumions que la grande faveur obtenue par cette entreprise si populaire, avait dû amener un résultat tout contraire. Ce sera toutefois un mal passer ; car nous avons la confiance qu'il suffira de publier le fait pour provoquer de nouveau la bienfaisance et la générosité de nos compatriotes, en faveur de cette œuvre à la fois religieuse et nationale. En effet, il n'est personne à qui il ne soit venu en pensée en lisant ces lignes, qu'il y aurait pour nous un certain déshonneur si, un monument commencé sous d'aussi favorables hospices, et sous le patronage de notre foi

(1) Nous pourrions citer tel individu (qu'on nous pardonne la trivialité de ces détails : ce n'est pas notre faute si ces hommes-là nous font voir des chcses si bouffonnes) qui, ne sachant comment utiliser son hiver, songea, supputa et crut que le mieux était de s'en aller par les chemins, colporter ses prédications et ses bibles. En effet, il revenait dans un temps donné, avec un bénéfice net..... de plus ou moins de vaches. De sorte que sa pieuse et surtout productive industrie lui a valu, tous frais payés, un fort respectable troupeau..... de bêtes à cornes, qui fait aujourd'hui son orgueil et sa gloire.

Il n'est pas rare de voir des individus qui voulant faire fructifier leur argent bâtissent des chapelles, puis y louent des bancs à telle secte qui veut s'y assembler pour entendre l'explication de la Bible, et ce genre de spéculation rapporte ordinairement au propriétaire plus de 6 par cent.

et de notre nationalité, demeurerait irachevé par défaut de secours, dans une contrée si catholique et si généreuse. Il n'en sera pas ainsi; et nous prouverons de nouveau combien les Canadiens sont intelligens de la vraie gloire, avides de dévouement et prompts à opérer le bien. Nous ouvrirons à notre Bureau une liste de souscription en faveur du monument du Mont St. Hilaire, et nous publierons, à moins d'avis contraire, les noms des souscripteurs et la quotité des souscriptions.

Voici un résumé de l'Etat comparatif de la Recette et de la Dépense jusqu'à ce jour.

		RECETTE.	
MONTANT	des souscriptions individuelles.	£174	14 3.
"	de la quête à la Montagne.	29	7 5.
"	des souscriptions du clergé et de la paroisse de Québec	50	
"	de St. Roch.	18	
"	des quêtes faites dans la Cathédrale de Montréal.	26	
"	" l'Eglise de Longueuil.	11	
"	la paroisse de Belœil.	8	9
"	" Varennes.	7	15
"	" de Montréal.	6	10
"	" de Boucherville	5	1 3
"	" St. Jn Dorchester	5	
"	" St. Charles.	3	9
"	" Ste. Marie.	3	
"	" St. Hilaire.	2	13 8
"	" de Chambly.	2	4 7½
"	" St. Césaire.	2	4
"	" St. Mathias.	1	10
"	" de Blairfindie	1	1 3
"	" St. Athanase.	1	
"	dons divers :	3	18
"	la vente des lithographies.	10	1 3
			<hr/>
		372	18 7½.
	à déduire pour souscriptions non payées	44	10
			<hr/>
	Total de la Recette	328	8 7½
		DÉPENSE.	
A l'Entrepreneur	- - - - -	£246	15
Dépenses imprévues pour surcroit de chaînes; pour			
des voyages, des nivellemens, &c.	- - - - -	15	15 3
Pour un plan	- - - - -	3	
Pour les croix des Stations	- - - - -	6	
Pour le lithographe	- - - - -	53	15
Pour le notaire (actes de cession)	- - - - -	2	
			<hr/>
	Total de la dépense	327	5 3
			<hr/>
Balance en caisse	- - - - -	1	3 4½
D'après le marché l'entrepreneur doit recevoir encore	- - - - -	103	5

SACRE DE MGR. POWER.

Le sacré de Mgr. Power aura lieu à Laprairie le dimanche 8 de mai prochain. NN. SS. les Evêques de Montréal, de Kingston et de Sydimie y assisteront. Mgr. de Kingston sera l'Evêque consécrateur.

Le mardi suivant, 10 mai, Mgr. Power bénira la première pierre de la *Maison de la Providence* ; MM. du clergé en particulier, et les fidèles du diocèse en général sont priés d'y assister.



Malgré les vices infames répandus au sein des populations indiennes, les travaux des missionnaires ne sont pas sans produire des fruits de salut, soit parmi les chrétiens, soit parmi les infidèles ; et les succès qu'ils obtiennent, s'ils ne sont pas aussi brillans que ceux de leurs confrères appelés à cultiver d'autres portions de la vigne du Seigneur, sont du moins certainement suffisans aux yeux de la foi, pour consoler et leur donner une douce compensation pour les sacrifices qu'ils ont offerts à Dieu en abandonnant leur patrie. Dieu sait, ici, comme ailleurs, se choisir des âmes qui le servent en esprit et en vérité au milieu d'une nation corrompue. Ici, comme ailleurs, on a sujet d'admirer des traits de son adorable et paternelle providence en faveur de certaines âmes. Je puis en citer trois qui viennent de se passer sous mes yeux.

Le premier est celui d'une femme païenne au service d'un général anglais. Un jour, elle m'envoya un de ses co-domestiques, chrétien, pour m'annoncer son désir d'être admise dans le christianisme. L'ayant fait aussitôt appeler, je lui donnai une courte explication de la doctrine chrétienne, avec les directions nécessaires pour s'instruire : Quelle fut mon agréable surprise de l'entendre alors me dire : Père, je sais déjà toutes les prières et une partie du catéchisme.— Très bien ! et comment as-tu appris tout cela ?—Il y a quelque temps que je me mis à réfléchir en moi-même que je ne pouvais pas rester dans la gentilité, que c'était une mauvaise voie. Les dames de la maison me conseillèrent d'être de leur religion, mais moi, qui ai vu souvent votre église et vos chrétiens, je pensai qu'il valait mieux entrer parmi vous. Je crus que votre religion était la bonne. J'appelai auprès de moi une de vos pauvres et, lui donnant chaque jour à manger, je me fis apprendre ce que je sais.—Tu as bien fait, le bon Dieu des chrétiens te bénira. L'ayant ensuite examinée, je l'engageai à compléter son instruction pendant quelques jours. Elle s'en alla. Trois jours après, je la vois revenir en toute hâte me dire : Père, le général s'en va en voyage ; il faut que j'accompagne les dames. Je suis toute malade, j'ai peur de mourir en route sans baptême. J'ai demandé plusieurs fois aux dames la permission de venir vous demander le baptême : elles me l'ont refusée et m'ont répété d'aller dans leur religion. Moi, je ne veux pas de leur religion, que je ne crois pas bonne. Maintenant, pendant qu'elles dorment, je me suis

sauvée de la maison pour venir être baptisée avant de partir, si cela vous plaît. — Mais si les dames savent que tu es venue, peut-être elles te laisseront. N'as-tu pas peur. — Oh ! ça ne me fait rien d'être chassée. J'aime mieux perdre ma place que d'être privée du baptême. Si ces dames se fâchent je leur dirai : Mesdames, maintenant, je suis chrétienne, si vous ne voulez pas me garder à votre service, vous êtes libres ; mais si vous me chassez, le bon Dieu me recevra. — Enchanté de trouver une foi si vive dans une femme encore païenne, je lui répétais quelques instructions préliminaires et lui conférai le baptême, ne croyant pas, dans une telle circonstance, devoir la priver d'un bonheur dont elle savait si bien apprécier l'importance. Elle a depuis accompagné ses maîtres à la côte occidentale de la presqu'île.

Le deuxième trait est celui d'un pauvre Gentil que la divine Providence amena avec sa famille à la porte de l'église. Bientôt il devint chrétien, et, depuis lors, il a été établi le portier gardien, sonneur et commissionnaire de l'église, quadruple fonction qu'il remplit avec satisfaction et esprit de foi.

Voici le troisième trait. Un après-midi, je prenais, en me promenant, un instant de récréation, lorsque en me retournant sur moi-même, je vois apparaître, semblable à un vrai revenant du monde des misères, une vieille femme, son bâton de pèlerine à la main et sa besace sur l'épaule. Son visage décharné, ses yeux enfoncés, son regard livide, tout annonçait que la mort l'avait désignée pour une de ses prochaines victimes. — Il y a quarante ans, me dit-elle d'une voix sépulcrale, que je me mis à parcourir le monde ; je l'ai visité tout entier, et maintenant je sens que je vais bientôt mourir : je suis donc venue ici pour mourir à votre porte, afin que vous, qui êtes le ministre du grand Dieu, vous m'appreniez à le connaître. Je veux mourir chrétienne. C'était à la fin du mois de septembre dernier. Elle trouva en effet l'asile qu'elle était venue chercher, apprit à connaître le vrai Dieu, crut en lui, invoqua sa miséricorde. Bientôt, sa langue, enlacée dans les liens de la mort, ne sut que répéter le doux et adorable nom de Jésus et celui de Marie, sa sainte mère. Le 10 octobre, elle reçut l'onction régénératrice du baptême, et, quelques instans après, elle rendait son âme purifiée dans les mains de son créateur. Heureux ceux que le ciel favorise d'une telle miséricorde ! Ce dernier trait n'est pas le seul de ce genre. Nous voyons de temps en temps arriver de ces pauvres Gentils qui viennent nous demander de mourir à notre porte, ou qu'il nous est donné de recueillir. Il nous est doux sans doute de consacrer les derniers momens de leur existence à les préparer au bonheur éternel.

Les deux seuls journaux destinés spécialement à entretenir dans la présidence de Madras le fanatisme de l'hérésie protestante, et à propager les doctrines anti-catholiques, ou plutôt à publier d'ignobles

diatribes et d'impudens mensonges, les seules ressources de l'erreur, viennent tout récemment de mourir de mort naturelle. Cela ne paraît pas du tout un mauvais augure de l'opinion publique dans sa marche progressive.



La lettre qu'on va lire est celle d'un jeune Ecossais habitant ce pays, et converti au catholicisme en 1840. Il crut, après sa conversion, devoir donner à son père, encore protestant, les raisons de son retour à la vraie foi. Il lui écrivit donc en Ecosse une lettre que le père soumit à son ministre. Celui-ci crut pouvoir la réfuter et il l'entreprit à sa manière dans une lettre qui fut transmise à notre jeune catholique. C'est la réplique à M. le ministre que nous publions aujourd'hui.

« RÉVÉREND MONSIEUR,

« Mon bien-aimé père m'a envoyé la lettre que vous lui écrivîtes le 3 octobre 1840 pour lui faire connaître, à votre manière, la prétendue futilité des raisons que je lui donnais de me faire catholique. Rien n'a plus contribué à me déterminer à devenir l'enfant et le disciple de l'Eglise sainte que celle de mes braves ancêtres et des vôtres que la faiblesse des argumens que vous développez dans cette lettre.

J'ai longtems été résolu de ne pas y répondre : mais j'ai changé d'idée depuis quelques jours. Le ton tranchant et insultant que vous prenez d'un bout à l'autre de cette lettre, en parlant des catholiques, me donne à penser que vous croyez que vos arguments sont irrésistibles, et j'ai craint que mon silence, à vos yeux, ne passât pour un aveu tacite que je ne puis vous répondre. J'espère donc que ce peu de lignes que je vous adresse vont vous convaincre du contraire.

I.—D'abord vous vous lamentez de ce que je me fais catholique ; puis vous ajoutez « que vous n'êtes pas surpris de ce malheur, lorsque vous considérez « la vie criminelle que j'ai menée par le passé.... » Par là je vois que vous me considérez comme un homme conduit par l'esprit d'erreur, abandonné de Dieu à cause de ses péchés, et tombant dans un affreux abyme. Par là enfin je vois que vous me condamnez sans autre forme de procès. Mais qui vous a fait mon juge ? Qui vous permet de me condamner ? Tous les dimanches, de votre chaire vous dites au peuple : « Lisez la bible et vous y trouverez votre religion. » Et moi, j'ai lu, et je lis encore tous les jours la Ste. Bible, et je me fais catholique, et vous osez me condamner ! Vous dites à mon cher père de me conseiller de lire la bible, et je la lis en priant le Seigneur de m'éclairer, et vous osez prononcer que je m'égare ! Ne voyez-vous pas, Rev. Mr., que dès lors que vous dites à un homme, « prends la bible, lis la et suis ce qu'elle t'enseigne, » vous n'avez plus rien à faire avec lui, vous devez respecter sa conscience, surtout lorsqu'elle lui dicte d'embrasser la religion sainte qui se soutient, et s'agrandit et s'élève malgré les efforts de tant d'hommes et de peuples constamment conjurés contre elle ; et qui paraît si pleine de grandeur et de majesté en comparaison des innombrables et ridicules petites sectes protestantes qui s'élèvent, tombent et disparaissent comme les nuées au milieu de la noire tempête ; qui se haïssent, se combattent, se dé-

chirent comme les malheureux habitants du ténébreux empire ; mais surtout qui se réforment' aujourd'hui pour être réformées demain par d'autres, qui seront quelques jours plus tard réformés à leur tour ; vous dites " que mon " changement au Catholicisme n'est pas surprenant après la vie que j'ai menée." Mais qui vous a dit que mes péchés étaient plus grands que les vôtres ? Qui sait si Dieu n'a pas vu l'iniquité dans votre cœur comme dans le mien ? Qui vous a dit que je ne me suis pas repenti de mes péchés aussi bien que vous ? Comment savez-vous que les larmes amères que j'ai versées et que je verse encore tous les jours, sur les égaremens de ma jeunesse, n'ont pas touché le cœur du Dieu des Miséricordés ? Je ne vous juge pas, je ne vous condamne pas, mais encore une fois, qui vous a fait mon juge et qui vous permet de me condamner ?

II.—En parlant de la religion catholique, vous dites que je l'embrasse ; " *on account of its fluttering and easy method of salvation.*" Assurément si en écrivant ces mots vous vous fussiez arrêté à écouter la voix de votre conscience ou la voix de Dieu, vous eussiez entendu : *Tu mens.* Qu'auriez-vous eu à répondre à mon respectable père, s'il vous eût demandé en quoi la religion catholique " *is such an easy and flattering method of salvation?*" Sans doute que vous eussiez fait venir à votre aide de nouvelles calomnies, de nouveaux préjugés pour vos preuves. Mais rappelez-vous une chose : c'est que mon père libéral et instruit a dû sourire de pitié en lisant ce passage de votre lettre ; et voici ce qui me porte à le croire. Lorsque j'étais jeune, à-peu près âgé de douze ans, mon père me conduisit par promenade à l'Eglise catholique. En y entrant il me dit ces paroles qui me frappèrent alors singulièrement et qui me sont toujours restées gravées dans l'esprit : " Voici l'Eglise de nos ancêtres catholiques, ils avaient une religion " *sublime !* " Oui, mon père savait avant que vous fussiez au monde que la religion de nos braves ancêtres catholiques, que la religion des Bruce et des Stuart était sublime, et je suis bien persuadé que les injures et les *misrepresentations* contenues dans votre lettre contre cette religion sainte et sublime, ne sont pas capables de le faire changer d'idée à ce sujet. Je sais bien que vous écrivez dans vos livres et que vous prêchez à vos peuples que les prêtres et l'Eglise catholique promettent le pardon des péchés, pourvu qu'on les confesse, sans exiger de repentir, ni de changement de vie ; ce qui serait en effet *a very easy method of salvation* ; mais ce n'est là encore qu'un de ces affreux mensonges et une de ces infâmes calomnies dont vous vous servez pour tromper les peuples qui ne se désiant pas de vous, vous croient malheureusement sur votre parole, mais qui vous auraient bientôt repoussés avec mépris s'ils pouvaient, comme moi, voir les choses de leurs propres yeux et peser vos paroles à l'inexorable balance de la vérité. Sachez donc, Rév. Mr., que chez les catholiques comme chez vous il faut se repentir, avoir le cœur brisé de douleur et changer de vie pour avoir le pardon, et que de plus il faut déclarer ses péchés à celui à qui J.-C. a dit : *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les retiendrez, et ceux à qui vous les pardonnerez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez, ce qui n'est pas une " method of salvation so easy and fluttering as you would have my unsuspecting parents believe.*" Vous dites qu'il est bon de jeûner et de faire pénitence et presque personne ne jeûne parmi vous, tandis que chez les catholiques tout le monde jeûne et fait abstinence de certaines bonnes nourritures.

très souvent, ce qui n'est pas une méthode de salut tout-à-fait si aisée que vous le dites. Je vous en écrirais bien long si je vous donnais toutes les preuves que j'ai en mains que vous vous êtes trompé et que vous trompez mes bons parents lorsque vous leur écrivez que "*thou soul deceiving religion offers so easy and flattering a method of salvation,*" qu'il n'est pas surprenant que je l'embrasse. Mais je crois en dire assez pour mettre mon père et ma mère justement en garde contre vous lorsque vous parlerez de la religion catholique, et pour leur inspirer la pensée et le désir de voir à l'avenir par eux-mêmes et non pas par vous, dans cette très-importante matière.

III.—Malgré tout, ce que vous dites, je persiste de plus en plus à croire que J.-C. ne mentait pas lorsqu'il disait qu'il allait établir une église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudraient pas, et que *tous doivent écouter* cette église et que celui qui ne l'écouterait pas serait regardé comme un payen, et vous, en concluez que je crois que tous ceux qui ne sont pas *actuellement* catholiques seront perdus. Si j'eusse parlé ainsi, j'aurais certainement dit une sottise. Mais je n'ai pas écrit cela ; et vous avez encore ici le mérite de l'invention. Voici ma croyance et celle de l'Eglise catholique : l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise de J.-C., celui qui ne l'écoute pas sera condamné. Mais quel est celui qui sera condamné pour n'avoir pas écouté l'Eglise ? Serait-ce celui à qui l'Eglise n'a jamais parlé ? Non. Serait-ce celui à qui l'Eglise a parlé, mais qui se trouvait dans des circonstances telles qu'il n'a pu comprendre sa voix ? Non encore. Car si vous ne parlez pas à quelqu'un, ou que vous lui parliez et qu'il lui soit impossible d'entendre votre voix, vous ne pouvez le condamner. Et bien, Rév. M. malgré la haute opinion que vous paraissez avoir de votre science, de votre sagesse et de votre équité, je ne crois pas être injuste à votre égard, en vous disant (ce que vous paraissez ignorer) que l'Eglise catholique est aussi savante, aussi sage et aussi équitable que vous, et qu'elle ne condamne pas aux feux éternels, comme vous le prétendez, tous ceux à qui elle ne parle pas encore ou qui ne peuvent encore entendre sa voix. Mais lorsqu'elle parle à quelqu'un et qu'il soit dans des circonstances telles qu'il peut entendre et suivre sa voix, il sera infailliblement perdu s'il ne l'écoute pas. Mais Dieu seul et non pas l'homme, peut juger si telle personne est dans des circonstances telles qu'elle peut entendre la voix de son église qui lui parle. J'ai longtems été dans des circonstances où il m'était impossible d'entendre la voix de l'Eglise que J.-C. a fondée sur Pierre, sur le roc inébranlable, et alors je n'étais pas coupable de ne pas la suivre. Mais depuis quelque tems elle m'a parlé, j'ai entendu sa voix et je lui obéis avec respect et amour pour le reste de ma vie. Mes bien aimés parents n'ont pas encore entendu sa voix, elle n'a pu pénétrer jusqu'à eux. Ils sont environnés de protestans, ils n'entendent que des protestans, vous ne leur mettez en main que des livres protestans remplis de préjugés et de *misrepresentation*. Cela n'est pas leur faute. Ne répétez donc plus l'horrible parole que vous me mettez gratuitement dans la bouche, qu'ils seront damnés. Elles est de votre propre fabrique. Encore une fois, je vous répète que je n'ai jamais pensé que mes parents et mes amis en Ecosse seront perdus pour être nés protestans, et l'église catholique ne m'oblige pas à le croire. Mais si la divine providence, comme je l'espère, permet que la voix de l'église catholique pénètre jusqu'à eux ; soit en leur faisant faire liaison avec

quelque catholique instruit comme l'évêque ou le curé catholique de Glasgow, soit en leur mettant sous la main un seul, ou un seul bon livre catholique, ils écouteront cette voix malgré vous ; car ils savent aussi bien que moi, que J.-C. a dit, celui qui n'écoute pas mon Eglise sera regardé comme un payen, sans considérer ni son rang ni son nom sur la terre.

IV.—J'avais fait observer à mon respectable père que J.-C. avait dit à St. Pierre: “ *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église &c.* ” ceci prouve que celui à qui J.-C. parlait serait comme le premier (après notre Seigneur s'entend) dans son Eglise, ou serait la pierre fondamentale (toujours après J.-C.) de son Eglise, et voilà que pour éviter l'accablante preuve qui se tire de ce texte en faveur de la primauté et de l'infaillibilité de l'Eglise fondée par St. Pierre, et arrosée de son sang, vous rapportez la moderne opinion d'un certain individu nommé Dr. Forbes, et vous dites avec lui. “ *The rock on which Christ built his church was not Peter, but the truth emitted by Peter.* ” Il paraît à vos yeux que notre Apôtre de moderne fabrique a bien plus de science que son Sauveur, et est bien plus capable d'annoncer une vérité. Si N. S. eût eu envie de parler de vérité pour pierre fondamentale de son Eglise, il n'avait pas besoin du Dr. Forbes pour trouver ce mot *vérité*. Assurément s'il eût voulu dire, “ *I will build my church on the truth emitted by Peter,* ” il l'aurait dit, et nous l'aurions compris et cru sans le secours du Dr. Forbes, mais comme il a dit que c'était sur *Pierre* qu'il voulait bâtir son impérissable Eglise, à nous de l'écouter et de le croire, même sans la permission du Dr. Forbes.

Nous disons comme St. Paul et comme vous. “ *Other foundation can no man lay.* ” C'est vrai, aucun homme ne pouvait donner une autre fondation à l'Eglise de J.-C. que J.-C. lui-même. Aussi nous ne disons pas que c'est un homme faible qui a donné cette fondation à l'Eglise, mais nous disons que c'est J.-C. par ce que nous lisons tous les jours dans l'Evangile que le Sauveur des hommes, qui est Dieu et tout puissant a pris Pierre et en a fait (après lui sans doute) le chef, la fondation de son Eglise. Cela était impossible à l'homme, mais était très-facile à Dieu. Et puisqu'il dit qu'il veut le faire, pourquoi ne le croyez-vous pas ? Je disais que St. Lin a succédé à St. Pierre ; et quoique vous le sachiez aussi bien que moi, vous le niez hardiment, en disant que cela n'est pas dans l'Ecriture. Je serais donc un aussi savant logicien que vous, si je vous disais qu'il n'y a pas de nation Ecossaise parcequ'il n'en n'est pas fait mention dans l'Evangile.

V.—Vous riez de ce que l'Eglise catholique se dit infaillible. C'est tout simple : comme vous avouez tous les jours que vos églises peuvent se tromper, et se trompent en effet, et trompent aussi les peuples, il vous paraît trop pénible et trop embarrassant, par les conséquences, d'examiner les titres que l'Eglise catholique a à cette infaillibilité dont vous savez bien, encore une fois, que les vôtres sont dépourvues, vous aimez mieux en rire. Mais pesez s'il vous plaît les réflexions suivantes, elles vous rendront peut-être un peu plus sérieux.

L'Eglise de J.-C. devait-elle être infaillible ? vous devez dire oui, puisqu'il a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles et que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle.

Si l'Eglise de J.-C. devait être infaillible comme vous êtes forcé de l'avou-

er, devait-elle le savoir, devait-elle le proclamer ? vous devez encore dire oui, elle devait le savoir, elle devait le proclamer ; autrement elle aurait été infaillible dans la connaissance de la vérité et ignorante en même tems, ce qui est contradiction dans les termes.

Dites-moi à présent laquelle des innombrables églises protestantes est infaillible ? Aucune ne le sait, aucune n'ose le proclamer. Si une seule d'entr'elles voulait écrire sur son front ce divin titre d'*infaillibilité* que l'Eglise de J.-C. doit, d'après votre aveu posséder, toutes les autres églises protestantes s'eleveraient à la fois et le lui arracheraient avec indignation, et rien ne serait plus juste. Si elles ne sont pas infaillibles individuellement, elles le sont moins collectivement, puisqu'elles enseignent des doctrines absolument contradictoires les unes aux autres. Doctrines tellement contradictoires et auxquelles cependant elles tiennent tant et qu'elles regardent comme si essentielles au salut, que plutôt que de les abandonner, elles ont fait couler des ruisseaux de sang humain ; par exemple les Eglises d'Angleterre et d'Ecosse, qui se sont battues avec tant d'acharnement. On se croit si peu infaillible dans vos églises, que ce mot lui même d'*infaillibilité*, vous fait sourire. Puisqu'aucune de vos églises ne dispute à l'Eglise Catholique Romaine ce beau titre à l'*infaillibilité* qu'elle seule réclame, il n'y a pas à balancer, elle seule est l'église assise sur le roc inébranlable. Si l'église établie par la loi en Angleterre voulait à quelque beau jour se dire infaillible, on pourroit être embarrassé laquelle des deux croire, mais puisque l'église d'Angleterre, ni l'église réformée d'Ecosse n'ose croire ni se dire tout haut infaillible, bien simple qui voudra leur donner ce titre, bien simple aussi qui voudra les écouter, puisqu'étant faillibles elles peuvent enseigner l'erreur. Je me jette donc entre les bras de l'Eglise catholique. Seule elle ose se proclamer infaillible ; seule elle sent sa puissance, et sa force, et sa durée ; seule elle est assise sur le Roc inébranlable ; seule elle parle et mérite d'être écoutée.

VI.—Vous vous servez d'un terme de mépris en parlant des prêtres catholiques ; vous voudriez les faire passer pour des ignorans et des imposteurs. Par malheur pour vous, Rev. Mr., mais par bonheur pour moi j'ai vu de mes propres yeux que tout ce que vous dites à vos peuples des prêtres catholiques est un tissu d'affreuses calomnies qui seront tôt ou tard reconnues, soyez en sûr, à votre préjudice. Je vous assure qu'il vous est bien plus facile de les calomnier que d'imiter leurs vertus. J'ai vécu chez de très respectables ministres protestans et chez des prêtres catholiques : encore une fois, j'ai tout vu de mes yeux chez les uns et les autres, j'ai tout entendu, tout pesé, et c'est après cela que je vous dis que la vie de sacrifice, de prières, de mortification, les aumônes, la charité pour les malades, le zèle pour le salut des âmes, l'amour du prochain, l'esprit de libéralité des prêtres catholiques, les élèvent autant au dessus des ministres protestans que le ciel est élevé au dessus de la terre.

VII.—Je parlais à mon père de la nécessité de confesser nos péchés à ceux à qui J.-C. a donné le pouvoir de les remettre. Vous paraissez vouloir contredire ce que j'écrivais à ce sujet ; cependant on voit que vous n'êtes pas peu embarrassé, vous commencez par dire, "*it is right at times to confess our faults.*" On voit que vous n'osez pas dire *quand* cela est bon et dans la pratique vous agissez comme si cela n'était *jamais* bon. Puis vous ajoutez

“one to an other,” et cela sans explication, de manière à donner à penser qu'on peut aller à confesse au premier venu, c'est à dire que le jeune N. . . . feroit bien d'aller à confesse à la jeune Delle N. . . . et vice versa. Mais cette confession au premier venu vous paraît bientôt absurde et dangereuse ou plutôt impraticable : vous appointez enfin *quelqu'un* à qui il sera bon de se confesser et vous dites plus bas “*it is right to confess to a minister in certain cases.*” Mais permettez-moi de vous demander, s'il est bon d'aller à confesse, pourquoi votre église ne dit-elle pas à son peuple d'y aller ? Si elle le dit, pourquoi personne ne l'écoute-t-elle pas ? S'il est bon, comme vous dites, d'aller à confesse à son ministre dans certains cas, un de ces cas ne serait-il pas l'heure de la mort ? Et s'il est bon d'aller à confesse à l'approche de la mort, voudriez-vous bien me dire quel jour et à quelle heure je mourrai pour faire cette confession avant ; et si vous devez me répondre que je puis mourir à chaque instant, ne dois-je pas en conclure que je fais bien d'aller à confesse chaque fois que ma conscience me reproche quelque-chose ; eh bien, Rev. Mr, c'est justement ce que font ces simples et ignorans catholiques. Ils croient comme vous *qu'il est bon d'aller à confesse en certains cas*, mais la différence est qu'ils font ce qu'ils croient bon, tandis que vous ne le faites pas.

(A continuer.)



Il faut plaindre ceux qui s'égarent et ne pas les maudire : il n'y a qu'une chose que l'on doive haïr, la haine.

— Si le Saint Esprit a promis à l'Eglise universelle de l'assister indéfiniment contre les erreurs, donc contre toutes ; si contre toutes donc toujours jet toutes les fois qu'on trouvera en un certain tems une doctrine établie dans toute l'Eglise Catholique, ce ne sera jamais que par erreur qu'on croira qu'elle est nouvelle.



W. GETTESS
MANUFACTURIER DE CHAPEAUX

ET DE CASQUES DE TOUTE ESPECE

A L'HONNEUR d'informer spécialement MM. du Clergé qu'il leur procurera à très bas prix des

CHAPEAUX TRICORNES

et dans un court délai. M. GETTESS a fabriqué tous les CHAPEAUX TRICORNES DU CLERGÉ DE L'EVÊCHÉ, sa demeure est Rue St. Paul vis-à-vis John Carter, et Co. Droguiste près l'Hôtel-Dieu.

Montréal 19 Avril, 1842.

PUBLIÉ PAR J. C. PRINCE, PTRE. DE L'EVÊCHÉ. } MONTREAL:
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUËT, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.